

Selon vous, quelle est l'importance accordée à la répétition dans notre société contemporaine ? Dans quelle mesure fait-elle partie intégrante (ou pas) de notre quotidien ?

De la répétition, saisie dans sa généralité, il est sans doute difficile de dire qu'elle a été ou qu'elle est réellement plus importante à telle ou telle époque de l'histoire. Par contre, sans quitter le haut degré de généralité auquel votre question nous place, deux aperçus sont possibles. On peut d'abord réfléchir sur la fonction de la répétition dans les cultures en général pour ensuite discuter de la présence ou non de l'intention de répéter au cœur de la logique de l'action. Je laisse donc provisoirement en suspens la question de la place réelle de la répétition mais j'y reviendrai à la fin de ma réponse.

Les répétitions des gestes et des paroles des autres sont inhérentes à l'apparition et la stabilisation des cultures humaines. Même si ce sont toujours des individus vivants, donc différents, qui donnent un contenu aux interactions, les cultures composent des « formes » données de relation avec la nature et entre les hommes. Ces « formes » plus ou moins cristallisées, comme les appelait Simmel, ces « manières » de faire, de sentir et de penser, comme disait Durkheim, constituent les cultures. Elles supposent la cristallisation des résultats d'innombrables répétitions d'interactions d'un certain style. Plus largement, la répétition est essentielle à tout apprentissage de la vie sociale et, dans la vie sociale, elle est essentielle à tout apprentissage d'un savoir-faire. La répétition est donc doublement incontournable. Maintenant l'avisée de répétition a été plus ou moins prégnante dans les cultures. Nous vivons à une époque où nous espérons toujours l'inédit. Nous valorisons l'innovation. Cela ne veut pas dire que nous évitons réellement la répétition, d'où ma mise en garde initiale. Mais, contrairement à ce qui se passe à notre époque, durant une très longue période de l'histoire de l'humanité, on a profondément cherché à répéter les gestes et les paroles, les expériences et les émotions des ancêtres. On a voulu imiter. La visée de répétition a été tellement massive qu'on peut dire avec Weber que l'agir selon la tradition a constitué un type absolument fondamental de l'action humaine et que la ritualisation de la vie sociale a été massive dans les

sociétés traditionnelles. Les rituels n'y étaient pas forcément religieux mais toutes les religions ont supposé la pratique rituelle.

Parmi les formes traditionnelles de la répétition nous trouvons ainsi les rituels, qu'ils soient religieux ou non. Les rituels sont des répétitions fixes de séquences de gestes ou de paroles ou des deux. Van Gennep disait de certains rituels, qu'il appelait « de passage », qu'ils avaient pour fonction dans un groupe de calmer l'angoisse de ses membres, lorsqu'ils étaient confrontés à un changement d'état de l'un d'eux (naissance, nubilité, mariage, mort, etc.). La modernité a inventé de nouveaux mécanismes de la répétition, comme les procédures juridiques et politiques. Plus récemment encore, nous avons inventé les protocoles de prise de décision dans les organisations. Les procédures et les protocoles remplissent une fonction voisine de celle du rituel : protéger contre l'erreur, la responsabilité et la complexité de la décision. Elles et ils ordonnent des séries fixes de choix ou d'opérations où chacune ouvre à des possibilités distinctes. La répétition est alors celle de l'ordination des choix à opérer ou des actes à poser. Elle est donc moins rigide que celle qui fait le rituel. Ainsi, même si notre culture contemporaine prétend cultiver l'innovation et confiner la répétition à certaines sphères, en particulier l'apprentissage, le perfectionnement des techniques du corps et l'entraînement sportif, où elle se conjugue à un usage intense de « machines à répéter les gestes », elle la généralise en même temps sous une forme plus souple qu'avant dans les procédures et les protocoles. Puisque les activités traditionnelles se maintiennent, comme l'art de la boulange, disons que la répétition est sans doute aujourd'hui plus concentrée et intense en certains points de l'activité quotidienne mais qu'elle est sans doute moins diffuse et plus souple dans la vie collective.

Quelle symbolique pouvons-nous rattacher au geste répétitif ?

Insistons d'abord sur la fonction instrumentale de la répétition. Elle est incontournable dans l'apprentissage d'une technique. Quand les orques femelles apprennent à leurs petits à chasser les loups de mer en se laissant rouler jusqu'à la proie qui se prélassait sur la plage pour regagner ensuite la mer avec la prise, mais aussi avec le risque de n'y pas parvenir, la répétition intentionnelle des mouvements est bien essentielle à la transmission du savoir-faire. La répétition est à l'origine de l'apprentissage et du perfectionnement de toute technique du corps. *L'habitus*

creuse le sillon où viendront germer l'habileté et le talent. Il en va ainsi parce que, comme vous le soupçonnez, la répétition ouvre nécessairement à la rencontre de situations différentes. Autrement dit, la répétition ne permet pas seulement l'automatisme du geste, conquis sur l'incoordination primitive des corps, mais elle ouvre à l'apprentissage, parce que la rencontre des petites différences affine la maîtrise du geste et force à la souplesse adaptative qui en fait partie. Aussi la propension à la répétition est-elle tout particulièrement présente dans l'entraînement sportif et dans le perfectionnement des techniques du corps. On parle aussi bien de « routine » de mise en forme. Maintenant, parler de symbolisme de la répétition, c'est lui supposer une signification, en excès de sa fonction instrumentale et, de surcroît, d'une signification qui ne serait ni triviale ni immédiatement saisissable par la conscience. Or il n'existe pas de symbolisme tout fait. Une signification symbolique demeure tributaire de la donation inconsciente de sens qu'effectue la singularité subjective en fonction des propositions collectives offertes par les symboles d'une culture. Mais le symbole n'est précisément qu'un moment de la symbolisation qui suppose toujours une interprétation singulière irréductible. La répétition va faire question pour celui qu'elle habite lorsqu'elle opère malgré lui ou malgré la souffrance qu'elle occasionne éventuellement. J'y reviendrai sans doute plus tard. Mais pour demeurer au plan des phénomènes collectifs je note que la répétition des gestes ne constitue pas seulement un gage de fidélité au passé mais possède une signification plus profonde.

Canetti a soutenu avec raison que toutes les religions dont le noyau mythique assure une place de choix au thème de la souffrance comportent une même référence à une injustice commise à l'endroit d'un chasseur, d'un dieu, d'un héros, mis à mort alors qu'il ne devait pas l'être. Deux possibilités logiques s'offrent alors. Soit la « religion de la souffrance » demande à son adepte de faire circuler la souffrance entre lui et la divinité, soit elle lui demande au contraire de la fixer sur une certaine figure pour rendre possible l'identification aux signes de sa souffrance, de sorte que le croyant s'abîmant en elle puisse la revivre dans une sorte d'éternel retour. Le noyau mythique du christianisme contient l'idée d'une mort et d'une souffrance injustes, d'une souffrance inégalable, paradigme de toutes les souffrances. Mais une fois cette souffrance fixée dans la représentation du fils de Dieu, mis à mort de façon injuste, le christianisme traditionnel enseigne

à celui qui souffre à accepter sa propre souffrance puisqu'elle lui est envoyée par Dieu comme signe de la grâce. En retour de ce don il lui suggère alors d'offrir sa souffrance à Dieu. Il lui propose donc de trouver la délivrance dans le fait de faire circuler sa souffrance entre lui et la divinité. Le Chiisme propose plutôt au croyant de fixer une fois pour toutes la souffrance du héros, celle de Hussein, petit-fils du prophète, pour s'abîmer dans la peine qu'elle suscite. C'est sa mort injuste qui sera ici revécue dans une multitude de rites qui ont tous pour thème la mort d'Hussein et pour substance la répétition des épisodes qui ont conduit à cette mort. La répétition est répétition des gestes, des situations et des « tableaux » de la mise à mort d'Hussein. Ceci dit, dans notre tradition chrétienne, la peinture a longtemps eu aussi pour fonction de rappeler/répéter les épisodes de la mort du fils de Dieu. D'une manière ou d'une autre, les religions de la souffrance font de la répétition de la souffrance du héros la clé du salut. Le noyau mythique est donc bien à chaque fois l'occasion d'une répétition et surtout d'une intention de répétition.

Pensez-vous qu'un geste, répété plusieurs fois, puisse être entièrement réussi ? Ou encore : la répétition parfaite existe-t-elle à votre sens ?

Le geste parfait est mythique. « *There is a crack in anything* » chantait Cohen. Il y a donc bien aussi une faille dans le geste. Mais viser la perfection du geste est au cœur de l'esthétique de l'artisan, de l'artiste et du sportif. La répétition du geste a une fonction technique mais aussi spirituelle. La répétition pour la répétition est l'esprit du *Do* qui au Japon accompagne la pratique des arts martiaux. La perfection est alors celle de la répétition, mais non pas de son résultat, ce que la formule de votre question, prise à la lettre, écarte justement. Les arts martiaux qui font d'abord partie de la culture chinoise, puis japonaise, sont des arts de la répétition où la perfection du geste est seulement à l'horizon de quelque chose qui est en lui-même plus important, à savoir la poursuite de la voie. La voie, à vrai dire cela peut être la voie du thé ou la voie du karaté. La voie est une voie d'illumination mais en même temps une voie où il n'y a pas d'illumination. Elle est parfaite en elle-même pourvu qu'on la suive avec l'esprit qui convient. Découvrir que jamais sur la voie on ne rencontre « le même », même dans la répétition, c'est déjà avoir un aperçu, un *samadhi*. La singularité de mon expérience tient à ce que personne ne peut la faire à ma place. La singularité

absolue ne tient pas à l'originalité de quelque chose ou de quelqu'un mais plus profondément au fait que cette joie ou cette tristesse, n'est ce qu'elle est que parce qu'ici et maintenant elle est affectation de soi du singulier subjectif. Rien ne vient s'interposer entre cette subjectivité et l'affect qu'elle est. Il n'existe pas une joie indéterminée qui viendrait s'incarner ici et maintenant dans telle ou telle joie particulière mais c'est parce que ce corps « se jouit » ici que cette joie advient et qu'on peut dire et chanter alors qu'*il y a de la joie*. Il en va de même de la singularité de chaque geste, de chaque acte. Le geste n'est pas la répétition d'une forme éternelle, comme le croyait Platon, et par conséquent sa perfection n'est pas imitation d'un geste en soi qui serait le prototype de tous les gestes semblables. Je crois avec Deleuze que la répétition est toujours répétition par du différent. La répétition parfaite est en vérité impossible etc'est la raison pour laquelle on ne rencontre que de la différence. C'est ce que vous supposez vous-même.

Dans votre cours « Symboles et fonctions symboliques » vous évoquez la névrose. Croyez-vous que la répétition puisse être source d'un phénomène pareil ?

Je commence par m'éloigner quelque peu de votre question. Lorsque Freud demande à Dora « *Qui copiez-vous ?* », alors qu'elle vient de lui apprendre qu'elle souffre de maux d'estomac, et que cette dernière lui répond en décrivant la visite effectuée la veille à ses cousines, dont l'aînée souffrait elle aussi de maux d'estomacs et dont Dora disait alors elle-même que c'était pour exprimer sa jalousie à l'endroit de sa cadette, il introduit le concept d'identification pour expliquer le phénomène de la répétition du symptôme somatique. Et c'est au désir insatisfait de la cousine, qui sous-tend l'affect de jalousie, qu'il suppose que le désir de Dora s'identifie. L'identification hystérique aux désirs insatisfaits de l'autre explique ici « symboliquement » l'imitation ou, si vous préférez, la répétition inconsciente du mal-être ou du symptôme de l'autre. Elle ne se dévoile que dans l'interprétation qui est à la fois celle de Dora et de Freud. Freud a encore soutenu qu'au niveau de l'économie psychique individuelle, la répétition pour la répétition a souvent, par exemple chez l'obsessionnel, la fonction de calmer l'angoisse. A vrai dire la répétition peut avoir autant de significations différentes que de configurations psychiques spécifiques dans lesquelles elle intervient. On notera encore que Freud fut profondément bouleversé par la découverte de la

puissance de la compulsion à la répétition dans la névrose traumatique. Il reconsidéra toutes ses constructions antérieures pour reconnaître à la compulsion de répétition une puissance capable de vaincre la recherche du plaisir qu'il avait d'abord tenue pour constitutive de la vie psychique. Et c'est à cette occasion qu'il avança sa fameuse thèse sur la pulsion de mort. Si la compulsion à la répétition est si puissante qu'elle contraint à répéter même le ratage, la détresse, la mort, etc., alors elle exprime elle-même une tendance morbide fondamentale. Lacan déplacera sans doute la construction sans la bouleverser totalement. Il dira ainsi de la répétition qu'elle est inhérente à l'existence de la symbolisation, elle-même associée au fait du langage humain, et qu'en elle il faut distinguer ce qui appartient à l'ordre du langage, des signifiants plus précisément, et ce qui est de l'ordre de la rencontre du trauma, de ce qui est précisément impossible à symboliser. En divisant la répétition entre symbole et trauma il fait l'économie du recours à la notion de pulsion de mort.

Pour revenir maintenant à votre question, alors oui, je dirais que la répétition est bien au cœur de la névrose ordinaire, mais pas à titre de cause fondamentale en elle-même mais plutôt au titre de manifestation sensible de l'ensemble des troubles psychiques que connaissent ces « animaux qui parlent » et que nous sommes.

Olivier Clain
Ile d'Orléans
5 mars 2018